



L'île des anamorphoses

version de Élodie Dilhat

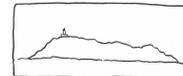
Le professeur Arturo Storni, illustre interprète du bestiaire grec d'Alexandrie, et du *Livre des animaux* d'AlJâhidj que nous rencontrions à la librairie *El Ateneo*, les lundis de 1956, Margarita et moi, nous apporta une aide précieuse lorsque nous rédigeons le *Manuel de zoologie fantastique*. Aussi se hasarda-t-il à demander que mon travail se prolongeât par le récit de l'étrange voyage qu'il lui avait été donné d'effectuer sur une île dont il n'avait pu retrouver le nom antique. Il désirait que je l'y suivisse, car il supposait que je saurais me garder de m'enfoncer dans les méandres de la folie comme un nombre impensable d'érudits, qui, selon lui, n'en étaient jamais revenus.

Sur cette île aurait vécu un savant, qui, comme Arturo, ne croyait pas à un temps uniforme, mais à des séries infinies de temps, à des temps parallèles. Là-bas, des vestiges de travaux et de calculs effectués par les Anciens auraient nourri ses recherches. Arturo souhaitait qu'on les retrouvât.

« Tu peux te plonger dans les lectures des documents que j'ai réunis, car je te sens capable de résister à l'envoûtement de la baleine déguisée en île merveilleuse » : ainsi m'avait-t-il entraîné dans son curieux périple.

Je vais vous relater aussi fidèlement que possible ce voyage, même si je n'entends pas rester l'otage des multiples récits de mon ami, ni même de ceux que j'ai parcourus dans divers ouvrages. Ils ont été repris de mille et une manières dans différentes langues. Je les ai soigneusement interprétés et classés dans la bibliothèque de Babel afin que vous puissiez à votre tour embarquer pour cette périlleuse aventure. En effet, certains écrits sont des brouillons à peine lisibles. Les uns présentent cette île comme un jardin hexagonal avec mille et un sentiers qui égarent les promeneurs par des reflets déformants, d'autres la dessinent tantôt parfaitement circulaire, tantôt similaire à des losanges superposés.

Ainsi, Arturo ayant endossé l'appétit de recherches et calculs de ce savant, séjourna-t-il sous la haute voûte verte de l'île durant des jours. Jours aveugles, durant lesquels il labourait les limbes de sa mémoire, fouillait désespérément les méandres de ses souvenirs de lectures sans réellement reconnaître par les sentiers sombres, les traces précises qu'il eût pu rattacher aux calculs évoqués ni aux légendes d'Orient et



d'Occident qui envisageaient déjà, à leur manière, cette théorie. Tous ses efforts pour trouver le trésor d'une ressemblance se heurtaient à des murs d'immenses toiles d'araignée, qui fondaient dans l'obscurité les moindres éclairs de lumière. Quelquefois, désespéré, il dansait à s'étourdir entre des ombres fantastiques, il les transperçait de sa plume placée au sommet d'un long bâton pour déchiffrer un chemin de traverse entre les sentiers ; et il lui semblait parcourir des siècles. Mais lorsqu'il retombait, harassé, le nez contre terre, il avait l'impression que seules quelques minutes venaient de s'écouler.

Il eut l'espoir fou de retrouver les traces d'une légende irlandaise gravée sur des pierres de l'île qui auraient guidé les travaux de ce fameux savant, mais il ne parvint pas à identifier le titre effacé par l'érosion. Il était persuadé que la première légende à l'origine des travaux sur le temps était là, imprimée sur la peau de la pierre, à portée de sa main. Il caressait cette pierre de patience quotidiennement. Chaude, ridée par les mots défaites sous le soleil qui se refusait à l'illuminer complètement ; elle l'attirait et l'abusait en gardant son mystère emprisonné dans le silence de silex, au pied de la tour du savant irlandais, jadis ensorcelé dans cette île.

Depuis qu'il avait posé les pieds dans la glaise glissante de ce lieu unique, poussé par son insatiable curiosité, il n'aboutissait qu'à des obstacles, des lignes de faille qui creusaient des gouffres, se croisaient, se décroisaient, se multipliaient sur des miroirs déformants où son image le découvrait vieillard, la peau asséchée contre les os, tel une statue de sel, ou l'élargissait horizontalement comme s'il fût un Golem grimaçant côté face ; jeune épanoui et souriant côté pile, semblable à une sculpture de Botero gorgé du suc des fleurs et du miel des fruits au parfum corrompu.

Le Zahir, cette pièce de monnaie de 20 centavos conservée comme un talisman, se réfléchissait au fond d'un puits profond qui n'avait plus qu'une mince couche d'eau moirée. Ce puits, sur cette île oubliée au cœur de l'océan, était un signe qui lui indiquait que le savant avait habité là, son secret devait y demeurer. Arturo veillait soigneusement à ce que l'eau salée ne rongât la première lettre du mot hébreu *émet* gravée sur la partie face du Zahir comme au front du Golem, car la vérité qu'il cherchait se serait trouvée à jamais enfouie dans les profondeurs du royaume des Enfers.

Il le savait aussi bien que je le sais ; et que vous le savez vous-même, lecteur, qui m'accompagnez et réinventez l'histoire : *Emet* signifie « vérité » en hébreu, mais, si l'on gomme la première lettre, on obtient *met* autrement dit « mort ».



L'île pouvait donc ensevelir à jamais la vérité, se refusant à la révéler à tous les êtres impatientes. Cela sans aucune pitié.

Aussi l'idée lui vint que cette vérité qu'il cherchait dans cet univers qu'il découvrait sur cette île encerclée de murs d'eau, comme les objets, dont la forme varie selon qui les décrit ou les découvre, changeait elle aussi à la lumière avare du soleil ou de la lune blanche qui reflétait en ellipse la rotondité supposée de sa circonférence. Les sens possibles de ses découvertes se transformaient à l'infini, se démultipliaient dans un vertige de formes insaisissables. Filtrés par la densité des verts de la palette des frondaisons, ils variaient selon les mots qui nommaient choses et idées à travers les différentes langues. Ces langues bourdonnaient, tournaient, essaims d'abeilles folles, autour de sa tête.

Le fait que l'Océan ne fut pour les Grecs qu'un fleuve circulaire sans embouchure ni source, alors qu'Hésiode prétendait qu'il était le père des trois mille fleuves du monde se ramifiant sur la chair ensanglantée de la terre, l'amenait à considérer avec prudence chaque avancée, chaque mot déchiffré. Car pour lui à cette heure l'Océan devenait un Titan, un monstre qui grondait, s'élevait menaçant. Tantôt un ouroboros, serpent géant qui se mord la queue l'égarait dans des enroulements terrifiants où s'agrippaient des lierres aux griffes puissantes ; tantôt un hippogriffe qui, rugissant face à lui désormais, le réduisait au sort de Sigismond terrifié et à la fois fasciné par l'audacieuse Rosaura que le monstre venait de jeter à terre. Il se débattait, refusait d'enfourcher l'animal mythique se jugeant un piètre cavalier de l'imaginaire. Il se sentait plongé dans l'ignorance ou étouffé par trop de contes enchevêtrés.

Frottant deux pierres l'une contre l'autre, il chercha à recréer la première étincelle et craignit de brûler ce qui lui restait de raison.

C'était des jours privés de vent. Pourtant les écueils au loin brisaient sa ligne d'horizon qui se couvrait de la bave d'écume verdâtre de siècles de légendes, d'hypothèses erronées. Son cerveau qui sortait de l'activité puissante des rêves oubliait de s'éveiller totalement.

Il restait pris au piège des songes confus qui se projetaient en images mouvantes sur la paroi de basalte des falaises. Ombres, calculs, utopies aveuglantes s'y déployaient sans commencement ni fin. Il parcourait toutes ces îles rêvées qui, à l'instar de celle de Tomas Moore, n'étaient repérables sur aucune des cartes tracées par des géographes. Il courait jusqu'aux Eldorado contemporains sans oublier la profusion de ceux du siècle



des Lumières. Il ne trouvait aucune semblance avec cette utopie-là, avec ces calculs sur le temps, qui se jouaient de lui dans un vertige au sud de ses chimères. Puis il rejoignait le monde enfoui sous les mers. Il pénétrait alors dans les palais de l'Atlantide semblable à celui de Rosemonde dont la mort seule éclaire la vie dans l'éternité des hommes.

Sa raison se cabrait et convoquait le savoir de tous les érudits qui le confortaient dans la conviction que, sur cette île au moins, le temps n'existait pas ainsi qu'on le décrit puisqu'il se dilatait ou se restreignait sans fin à l'image des formes, des angles indénombrables qu'il traçait pour ses calculs et qui se déformaient en se démultipliant.

Trouver le livre de pierre, le premier livre, s'imposait. C'était le moyen, pensait-il, de désenvoûter le mythe de tous les mensonges. Voilà ce que lui dictait l'esprit de celui qui avait émis l'hypothèse que le temps, cet ennemi mortifère pour les hommes, n'existait pas, remettant en question la notion même de finitude. Cette utopie se vérifierait ici, aussi vraie que bien d'autres qu'il était parvenu à démontrer.

Mais si son hypothèse finissait par s'avérer juste, l'histoire que je vous conte ne devrait avoir ni début ni fin.

Et je ne sais plus quel voyage je vous relate, le sien ou le mien ? Entre le *il* et le *je* ne demeure qu'un miroir sans tain. Raconter ce voyage est un jeu dangereux. Cela peut conduire des ombres à peine perceptibles du savoir humain, prisonnier de la caverne de l'esprit, vers toutes les formes de folies possibles. Mon récit n'est peut-être qu'une ombre trompeuse du voyage du fantôme du savant irlandais qui a envahi l'esprit d'Arturo et m'a contaminé et vous prend peut-être à cette heure.

Elle a tenu Arturo et me tient encore cloué à terre, planté avec lui dans la glaise de cette l'île, aveuglé pour l'éternité ou l'espace d'une seconde. Changer la forme du temps, dans des anamorphoses constantes grâce aux mots qui traversent les siècles, le puis-je ? Arturo est-il parvenu à ce que je vous relate son véritable cheminement labyrinthique ?

Les formes et durées qu'il a traversées s'évanouiront-elles aussitôt nées sous la pointe de ma plume, ou bien à la seconde même où vous vous les figurerez ?

Je voudrais fuir, échapper à cette tigresse aux cheveux de serpents qui me fige de son regard de flammes au soleil se couchant sur les pages qu'Arturo m'a invité à rédiger. Échapper à cette Méduse après avoir bu de son lait, voilà mon dessein le plus puissant. Pourrais-je sauver le rêve d'Arturo devenu le mien sous le palmier exilé, même si ce rêve s'est desséché sous le fouet du sel et si ce temps immatériel s'est étiré



en siècles au long de ce voyage et rétréci à la fois aux quelques secondes nécessaires à un battement de paupières ?

N'était-ce qu'un rêve ?

Des formes défilaient pourtant nombreuses encore et encore sous la nuit des temps, des espaces, des raisons humaines, des causes, des conséquences.

Robinson sans Vendredi, je ne parvenais point à apprivoiser ce vertige. Ni à dompter la bête, ce temps ennemi qui enflait et se vidait prêt à dévorer l'humanité entière, tel Saturne dévorant ses enfants. Cette théorie me semblait inconcevable et immédiatement s'imposait comme une évidence.

C'est alors que des voix oubliées se sont jointes à celles de l'Océan. Elles me prirent, m'arrachèrent, m'emportèrent sur leur vaisseau. Je tanguais, buvais aux vagues salées du savoir. Je vivais dans des espaces et des temps parallèles. Ces voix au souffle puissant gonflaient les voiles et me portaient jusqu'au sommet de la crête écumeuse. Je voyais chiffres et équations exploser en notes hautes, me délivrant de l'obscurité de la tour et du silence, mais ces voix ne s'exprimaient dans aucune des langues connues ; aucun mot ne m'était reconnaissable et les chiffres s'emmêlaient, glissaient dans les abîmes, rejaillissaient, faisant perler des gouttes sur mes cils qui brouillaient ma vue. La cavité concave de mon œil gauche me torturait, le fil d'une lame de couteau traversait ma vision, un sortilège violent s'exerçait me poussant en avant.

Un cortège de chiffres bouillonnait en sortant des naseaux d'un cheval d'écume, devenu fou, je voyais le futur dans le passé, le passé dans le futur, puis, tel un papillon, j'approchais de la lampe de la physique quantique dans ce présent.

Mais la voix de John Wheeler me rappela tout à coup que « *le temps est la manière pour la nature d'éviter que toutes choses se passent en même temps* ».

Mais étais-je toujours dans cette nature-là ?

N'avais-je pas traversé des siècles, entraîné par la course du verbe d'Arturo ? Et goûté aux calculs de l'échelle subatomique de l'infiniment petit, ainsi qu'à la théorie des cordes et à celle des boucles ?

J'erre désormais dans le labyrinthe spatio-temporel aux côtés du savant irlandais et d'Arturo et avec vous, lecteurs, qui désormais m'accompagnez...

Dans quels temps vivez-vous ?